AUT, L, 2012, p. 185-192

MADAME DE STAËL, *REFLEXIONS SUR LE SUICIDE. NOTICE SUR LADY JANE GREY*

Ramona MALIŢA
(Universitatea de Vest din Timişoara)

Madame de Staël, *Reflections on Suicide. A Note on Lady Jane Grey*
Lady Jane Grey's life story is an essay published in 1813, in Stockholm, at a time of tense relations between the author and Napoleon Bonaparte: shortly before, in 1810, one of the fundamental Staëlian essays, *About Germany*, had been banned from France and all printed copies burned. Attributed to the genre of critical and philosophical essays, *Reflections on Suicide* reveals aspects of the Protestant morality of Madame de Staël, who had been educated in this spirit (her father was a Protestant, a native of the canton of Vaud in Switzerland). The theological position against suicide in this essay is defined differently from that previously expressed in *Lettres sur Jean Jacques Rousseau*, in Madame de Staël's youth. Maturity and life experience had taught this woman writer to struggle against and have the courage to oppose herself and tyranny. To the Madame de Staël of the 1813-1815 diplomatic victories in Europe, suicide is an act of cowardice that goes against all Christian precepts. The translation proposed here is an excerpt from the last part of the essay, *The Story of Lady Jane Grey's Life*, which serves as an illustation of the theological and moral issues presented throughout the three chapters of the essay. It is the first time that this text has been translated into Romanian. I kept the original spelling of the English names, but I corrected an obvious error, overlooked in the text published in 1856, because of its anachronism: Queen Jane Grey of the Tudor Dynasty reigned for nine days in July 1553, not 1653, as it appears in the text chosen for translation.

Keywords: *Madame de Staël, Considerations about suicide, philosophical essay, Queen Jane Grey, Protestant morality*

Jalons d'histoire paralittéraire

L'essai de Madame de Staël *Réflexions sur le suicide* est paru en avril 1813, à Stockholm et il est dédicacé au Prince Bernadotte de Suède. L'essai a une structure tripartite :

1. un prologue, composé à son tour de *La lettre adressée à Son Altesse Royale le Prince Royal de Suède* (datée décembre 1812, Stockholm) et des considérations explicatives sur l'essai ;

2. trois sections qui donnent le contenu théorique de l'essai : *Quelle est l'action de la souffrance sur l'âme humaine ?, Quelles sont les lois que la religion chrétienne nous impose relativement au suicide ?* et *De la dignité morale de l'homme ;*

3. *Notice sur Lady Jane Grey* est la partie finale de cet essai. C'est une section applicative par rapport aux considérations morales, théologiques et philosophiques des trois chapitres mentionnés.

Le problème du suicide hantait Madame de Staël depuis sa jeunesse. Thème littéraire à la mode au XVIII[e] siècle, il devient pour elle un problème trop réel, favorisé par ses malheurs. Les lettres à Narbonne[1] et à Ribbing[2] et surtout le livre *De l'influence des passions*[3] en portent la

[1] Louis-Marie-Jacques-Amalric, comte de Narbonne-Lara (1755-1813). L'amant de Madame de Staël a été décrété d'accusation en 1792, il émigrera à Londres avec l'aide de celle-ci. Les deux enfants de la baronne Germaine de Staël, Louis-Auguste de Staël (1790-1827) et Albert de Staël (1792-1813) ont pour père ce comte de Narbonne-Lara.

[2] Le comte Adolphe Louis Ribbing de Leuven, 1765-1843, un autre amant de jeunesse de Madame de Staël.

[3] Essai de jeunesse de Madame de Staël, publié à Lausanne en 1796, dont le titre complet est *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*.

BDD-A6495 © 2012 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:01:35 UTC)

trace, ainsi que ses romans et ses pièces de théâtre. Delphine se tue, Corinne[1] se laisse mourir, Sapho[2], le personnage du drame homonyme, se tue elle aussi. C'est en ce temps douloureux de la vie de l'écrivaine, le moment où le suicide de Kleist[3] produit une grosse impression, qu'elle se met à réfléchir aux problèmes moraux et religieux que pose le suicide. Prise d'un scrupule chrétien et éprouvant le besoin de se fortifier par la méditation, Mme de Staël réfute les arguments en faveur du suicide qu'elle avait adoptés autrefois.

Note sur le texte consulté pour traduction

Cette traduction suit de près le texte de Madame de Staël *Réflexions sur le suicide* du III[e] tome de l'édition de Madame de (Anne-Louise-Germaine), 1766-1817 ; Staël-Holstein, Auguste Louis, baron de, 1790-1827, éd. Necker de Saussure, Albertine-Adrienne, 1766-1841, Paris : Treuttel et Würtz, 1856[4].

Les notes qui accompagnent le texte français nous appartiennent.

Cette traduction est la première moitié de la *Notice sur Lady Jane Grey*.

Ce morceau est pour la première fois traduit en roumain. Dans notre démarche traductive nous avons gardé l'orthographe originale des noms propres anglais, mais nous avons corrigé une erreur évidente qui apparaît dans le texte publié en 1856, édition consultée par nous pour cette traduction : la reine Jeanne Grey de la dynastie des Tudor a régné pendant neufs jours en juillet 1553, non pas en 1653. Garder la dernière année serait un anachronisme.

Notice sur Lady Jane Grey[5]

Lady Jane Grey était petite-nièce d'Henri VIII par sa grand-mère Marie, sœur de ce roi et veuve de Louis XII ; elle avait épousé Lord Guilford, fils du duc de Northumberland[6]. Ce dernier obtint d'Edouard, fils de Henri VIII, de l'appeler au trône par son testament en 1553, au détriment de Marie et d'Elisabeth[7] : la première avait pour mère Catherine d'Aragon, et l'intolérance de son catholicisme la faisait redouter des protestants anglais; la naissance de la fille d'Anne de Boleyn pouvait être attaquée.

Le duc de Northumberland fit valoir ces motifs auprès d'Edouard VI. Lady Jane Grey ne trouvant pas elle-même que ses droits à la couronne fussent assez valides, refusa d'abord

[1] *Delphine* et *Corinne ou l'Italie*, les deux romans les plus connus de Madame de Staël, qui font partie de la première vague du romantisme français.

[2] Le drame de Madame de Staël, publiée en 1811.

[3] Heinrich Wilhelm von Kleist (1777-1811), poète et dramaturge allemand, proche ami de Madame de Staël et membre du cénacle littéraire de Coppet. C'est au bord du petit lac Wannsee (Kleiner Wansee) de Berlin que cet écrivain s'est suicidé d'une balle de pistolet après avoir tué Henriette Vogel (à sa propre demande), en novembre 1811. Ce suicide a moult affecté Mme de Staël.

[4] Livre des collections de la Bibliothèque Nationale de New York.
Identifier-access: http://www.archive.org/details/delallemagne09gergoog. Identifier-archives: ark:/13960/t3ws8vf4r .http://books.google.com/books?id=pcMCAAAAYAAJ&oe=UTF-8.

[5] Lady Jeanne Grey (née en 1537, à Bradgate Park, près de la ville de Leicester – exécutée le 12 février 1554), règne sur le royaume d'Angleterre pendant à peine plus d'une semaine en juillet 1553, ce qui lui vaut le surnom de « reine de neuf jours ». Elle est la fille aînée d'Henry Grey, III[e] marquis de Dorset, et de son épouse Lady Frances. Par leur mère, Jeanne et ses deux sœurs étaient petites-nièces du roi Henri VIII d'Angleterre et descendantes de la Maison Tudor. Leur père descendait d'Elisabeth Woodville, l'épouse d'Édouard IV.

[6] Jeanne souhaite se fiancer à Edward Seymour (1539–1621), comte de Hertford, fils aîné du Lord Protecteur et cousin du roi. Mais, dans le même temps, sa mère est en pourparlers avec le duc de Northumberland John Dudley, désireux de marier son propre fils Guilford. Jeanne s'alarme de l'union qui lui est proposée, car elle exècre les Dudley. Lady Frances, sa mère, parvient toutefois à « persuader » sa fille (qu'elle n'hésite pas à frapper pour l'occasion) et le mariage est finalement célébré le 25 mai 1553.

[7] Jeanne Grey peut monter sur le trône anglais après que le roi Édouard VI, son prédécesseur, a déclaré illégitimes deux filles d'Henri, Marie et Élisabeth, afin d'éviter que le pays soit dirigé par une reine catholique. Édouard a en effet transgressé la loi anglaise en déshéritant Marie, et le roi n'avait pas encore seize ans à l'époque de sa mort (il était né la même année que Jeanne, sa seule parente protestante).

BDD-A6495 © 2012 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:01:35 UTC)

d'accéder au testament d'Edouard ; enfin les prières de son époux qu'elle aimait tendrement, et sur qui Northumberland exerçait un grand empire, arrachèrent à Lady Jane Grey le fatal consentement qu'on lui demandait. Elle régna neuf jours, ou plutôt son beau-père, le duc de Northumberland, se servit de son nom pour gouverner pendant ce temps.

Marie, la fille aînée d'Henri VIII, l'emporta malgré la résistance des partisans de la réformation[1] ; son caractère cruel et vindicatif se signala par la mort du duc de Northumberland, de son fils Guilford et de l'innocente Jane Grey. Elle n'avait que dix-huit ans quand elle périt, et déjà son nom était célèbre par sa profonde connaissance des langues anciennes et modernes[2] - on a des lettres d'elle en latin et en grec, qui supposent des facultés bien rares à son âge. C'était une personne d'une piété parfaite, et dont toute l'existence était empreinte de douceur et de dignité. Sa mère[3] et son père insistèrent beaucoup tous les deux pour obtenir d'elle, malgré sa répugnance, qu'elle montât sur le trône d'Angleterre. La mère elle-même porta le manteau de sa fille le jour de son couronnement[4] ; et le père, le duc de Suffolk, fit une tentative pour réveiller le parti de Jane Grey, lorsqu'elle était déjà dans les fers et condamnée à mort depuis plusieurs mois : c'est de ce prétexte que l'on se servit pour faire exécuter sa sentence, et le duc de Suffolk périt peu de temps après sa fille.

La lettre que l'on va lire pourrait avoir été écrite dans le mois de février 1554 : ce qu'il y a de certain, c'est qu'à cette époque, qui est celle de la mort de Lady Jane Grey[5], elle entretint de sa sa prison une correspondance suivie avec ses amis et ses parents, et jusqu'à son dernier moment son esprit philosophique et sa fermeté religieuse ne se démentirent point.

Lady Jane Grey au docteur Aylmers,

« C'est à vous que je dois, mon digne ami, l'instruction religieuse, cette vie de la foi qui peut seule se prolonger à jamais ; mes dernières pensées s'adressent à vous dans l'épreuve solennelle à laquelle je suis condamnée. Trois mois se sont écoulés depuis la sentence de mort que la reine a fait prononcer contre mon époux et contre moi, en punition de ce malheureux règne de neuf jours, de cette couronne d'épines qui n'a reposé sur ma tête que pour la dévouer à la mort. Je croyais, je vous l'avoue, que l'intention de Marie[6] était de m'épouvanter par cette

[1] Cependant, Jeanne Grey se fait rapidement évincer par sa cousine Marie, qui la fait enfermer à la tour de Londres tout en semblant vouloir l'épargner. Marie la fait cependant exécuter en raison de la participation supposée de Jeanne à un complot contre la reine et de la révolte menée par son père, le duc de Suffolk.

[2] Lady Jeanne, en dépit de son jeune âge au moment de sa mort, avait déjà été repérée par ses contemporains comme une dame de bonne réputation. Elle est d'ailleurs décrite par les spécialistes de l'histoire de l'Angleterre comme un des esprits féminins les plus érudits du XVI[e] siècle. On lui enseigne très tôt les langues anciennes et contemporaines, ainsi que les vertus de la religion protestante.

[3] L'enfance de Jeanne Grey est rendue difficile par une mère exigeante et volontiers abusive. Lady Frances tente en effet d'endurcir Jeanne, dont le comportement réservé et la soumission l'irritent, en la maltraitant. Privée d'amour maternel, sa fille se consacre aux livres. Cependant, elle ne se croit pas capable de satisfaire ses parents. En 1546, alors qu'elle n'a pas encore dix ans, ses parents en font une pupille de la reine Catherine Parr, la dernière épouse du roi Henri VIII. L'affection de Catherine aide Jeanne à s'épanouir enfin.

[4] Quatre jours après le décès d'Édouard VI, le 6 juillet 1553, le duc de Northumberland proclame Jeanne reine d'Angleterre. Elle élit domicile à la tour de Londres, où les monarques anglais séjournaient habituellement de leur accession au pouvoir jusqu'à leur couronnement. Elle refuse toutefois de conférer le titre de « roi » à son époux Guilford Dudley, proposant de le nommer duc de Clarence à la place.

[5] La rébellion protestante dirigée par Thomas Wyatt en janvier 1554 achève de décider du sort de Jeanne et de son mari, bien qu'ils n'y soient pas impliqués directement. Parmi les protestants exigeant le retour de Jeanne Grey sur le trône figure le propre père de la jeune femme, le duc de Suffolk. Les conseillers de Marie la poussent alors à exécuter la « reine de neuf jours » afin d'étouffer dans l'œuf ce soulèvement politique. Cinq jours après l'arrestation de Thomas Wyatt, la reine Marie signe les ordres d'exécution de Jeanne Grey et de Guilford Dudley.

[6] Le duc de Northumberland souhaite arrêter la princesse Marie avant qu'elle ne récolte suffisamment d'appuis pour la cause qu'elle défend. Informée des intentions du duc, Marie s'enferme derrière les murs du château de Framlingham dans le Suffolk. En seulement neuf jours, elle réussit à mobiliser assez de membres de la noblesse pour retourner à Londres le 19 juillet, à la tête d'une procession triomphale. Le Parlement est alors contraint de reconnaître Marie en tant que reine légitime. La nouvelle souveraine commence par faire emprisonner Jeanne Grey et son époux dans les geôles de la tour de Londres sous l'inculpation de haute trahison, et elle commande l'exécution du duc de Northumberland, le 21 août 1553.

BDD-A6495 © 2012 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:01:35 UTC)

sentence ; mais je n'imaginais pas qu'elle voulût répandre mon sang qui est aussi le sien. Il me semblait que ma jeunesse suffisait pour m'excuser, quand il ne serait pas prouvé que j'ai résisté longtemps aux funestes honneurs dont j'étais menacée, et que ma déférence pour les désirs du duc de Northumberland, mon beau-père, a pu seule m'entraîner à la faute que j'ai commise. Mais ce n'est pas pour accuser mes ennemis que je vous écris ; ils sont l'instrument de la volonté de Dieu, comme tout autre événement de ce monde, et je ne dois réfléchir que sur mes propres émotions. Enfermée dans cette tour, je vis de ce que je sens, et ma conduite morale et religieuse ne consiste que dans les combats qui se passent en moi-même.

Hier notre ami Asham[1] vint me voir, et sa présence me causa d'abord un vif plaisir ; elle réveilla dans mon esprit le souvenir des heures si douces et si fécondes que j'ai goûtées avec lui dans l'étude des anciens. Je voulais ne lui parler que de ces illustres morts dont les écrits m'ont ouvert une carrière de réflexions sans bornes. Asham, vous le savez, est sérieux et calme ; il s'appuie sur la vieillesse pour supporter les maux de l'existence : en effet, la vieillesse d'un penseur n'est pas débile, l'expérience et la foi le fortifient, et quand l'espace qui reste est si court, un dernier effort suffit pour le parcourir ; ce terme est encore plus rapproché pour moi que pour un vieillard, mais les douleurs rassemblées sur mes derniers jours seront amères.

Asham m'annonça que la reine me permettait de respirer l'air dans le jardin de ma prison, et je ne puis exprimer la joie que j'en ressentis ; elle fut telle que notre pauvre ami n'eut pas d'abord le courage de la troubler. Nous descendîmes ensemble, et il me laissa jouir pendant quelque temps de cette nature dont j'étais privée depuis plusieurs mois. C'était un de ces jours de la fin de l'hiver qui annoncent le printemps : je ne sais si la belle saison elle-même aurait autant frappé mon imagination que ce pressentiment de son retour : les arbres tournaient leurs branches encore dépouillées vers le soleil ; le gazon était déjà vert ; quelques fleurs prématurées semblaient préluder par leurs parfums à la mélodie de la nature quand elle reparaît dans toute sa magnificence. L'air était d'une douceur inexprimable ; il me semblait que j'entendais la voix de Dieu dans le souffle invisible et tout-puissant qui me redonnait à chaque instant la vie : la vie! Quel mot j'ai prononcé! Je croyais jusqu'à ce jour qu'elle était mon droit, et je recueille maintenant ses derniers bienfaits comme les adieux d'un ami.

Asham et moi nous nous avançâmes sur le bord de la Tamise, et nous nous assîmes dans le bois, encore sans ombrage, que la verdure doit bientôt revêtir : les flots semblaient étinceler par le reflet des rayons du ciel ; mais quoique ce spectacle fût brillant comme une fête, il y a toujours quelque chose de mélancolique dans le cours des ondes, et je défie de les contempler longtemps sans se livrer à ces rêveries dont le charme consiste surtout dans une sorte de détachement de nous-mêmes. Asham s'aperçut de la direction de mes pensées, et tout à coup il prit ma main, et la baignant de ses larmes: "O vous! me dit-il, qui êtes toujours ma souveraine, faut-il que je sois chargé de vous apprendre le sort qui vous menace ? Votre père a rassemblé vos partisans pour s'opposer à Marie, et cette reine justement détestée s'en prend à vous de tout l'amour que votre nom fait naître." Ses sanglots l'interrompirent. "Continuez, lui dis-je, ô mon ami ! souvenez-vous de ces génies méditatifs qui ont contemplé d'un œil ferme la mort même de ceux qui leur étaient chers : ils savaient d'où nous venons et où nous allons ; c'en est assez." "Eh bien, me dit-il, votre sentence doit être exécutée ; mais je vous apporte le secours qui délivra tant d'hommes illustres de la proscription des tyrans."

Ce vieillard, ami de ma jeunesse, m'offrit en tremblant le poison dont il aurait voulu me sauver au péril de ses jours. Je me rappelai combien de fois nous avions admiré ensemble de certaines morts volontaires parmi les anciens, et je tombai dans des réflexions profondes, comme si les lumières du christianisme s'étaient tout à coup éteintes en moi, et que je fusse livrée à cette indécision dont l'homme, même dans les plus simples occurrences, a tant de peine à se tirer. Asham se mit à genoux devant moi ; sa tête blanchie était inclinée en ma présence, et, couvrant ses yeux d'une de ses mains, il me tendait de l'autre la ressource funeste qu'il m'avait préparée. Je repoussai doucement cette main, et me recueillant par la prière, j'y trouvai la force de répondre

[1] Roger Ascham, le tuteur de la cousine de Jeanne Grey, Élisabeth Tudor. Dans le texte original le nom « Ascham » est orthographiée « Asham ». C'est la même orthographe que nous avons gardée dans la traduction.

BDD-A6495 © 2012 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:01:35 UTC)

ainsi : "Asham, lui dis-je, vous savez avec quelles délices je lisais avec vous les philosophes et les poètes de la Grèce et de Rome ; les beautés mâles de leur langage, l'énergie simple de leur âme resteront à jamais incomparables. La société, telle qu'elle est organisée de nos jours, a rempli la plupart des esprits de frivolités et de vanités, et l'on n'a pas honte de vivre sans réfléchir, sans chercher à connaître les merveilles du monde qui sont faites pour instruire l'homme par des symboles éclatants et durables. Les anciens l'emportent de beaucoup sur nous, parce qu'ils se sont faits eux-mêmes : mais ce que la révélation a mis dans l'âme du chrétien est plus grand que l'homme. Depuis l'idéal des arts jusqu'aux règles de la conduite, tout doit se rapporter à la foi religieuse, et la vie n'a pour but que d'enseigner l'immortalité. Si je me dérobais au malheur éclatant qui m'est destiné, je ne fortifierais point par mon exemple l'espérance de ceux que mon sort doit émouvoir. Les anciens élevaient leur âme par la contemplation de leurs propres forces, les chrétiens ont un témoin, et c'est devant lui qu'il faut vivre et mourir ; les anciens voulaient glorifier la nature humaine, les chrétiens ne se regardent que comme la manifestation de Dieu sur la terre ; les anciens mettaient au premier rang des vertus la mort qui soustrait au pouvoir des oppresseurs, les chrétiens estiment davantage le dévouement qui nous soumet aux volontés de la Providence. L'activité et la patience ont leur temps tour à tour ; il faut faire usage de sa volonté tant que l'on peut ainsi servir les autres, et se perfectionner soi-même ; mais lorsque la destinée est pour ainsi dire face à face avec nous, notre courage consiste à l'attendre, et regarder le sort est plus fier que s'en détourner. L'âme se concentre ainsi dans ses propres mystères, toute action extérieure serait plus terrestre que la résignation." "Je ne chercherai point, me dit Asham, à discuter avec vous des opinions dont l'inébranlable fermeté peut vous être nécessaire ; je ne m'inquiète que de la souffrance à laquelle le sort vous condamne : pourrez-vous la supporter, et cette attente d'un coup mortel, d'une heure fixée, n'est-elle pas au-dessus de vos forces ? Si vous terminiez vous-même votre sort, ne serait-il pas moins cruel ?" "Il faut, lui répondis-je, laisser l'esprit divin se ressaisir de ce qu'il a donné. L'immortalité commence avant le tombeau, quand par notre propre volonté nous rompons avec la vie ; dans cette situation les impressions intérieures de l'âme sont plus douces qu'on ne l'imagine. La source de l'enthousiasme devient tout à fait indépendante des objets qui nous entourent, et Dieu fait seul alors toute notre destinée dans le sanctuaire le plus intime de nous-mêmes." "Mais, reprit Asham, pourquoi donner à vos ennemis, à cette reine cruelle, à ce peuple sans vertus, l'indigne spectacle?..." Il ne put achever.

"Si je me soustrayais, lui dis-je, même par la mort[1], à la fureur de cette reine, j'irriterais son orgueil, et je ne servirais pas d'instrument à son repentir. Qui sait à quelle époque l'exemple que je vais donner pourra faire du bien à mes semblables ? Comment juger moi-même la place que mon souvenir doit occuper dans la chaîne des événements de l'histoire ? En me tuant, qu'apprendrai-je aux hommes, si ce n'est la juste horreur qu'inspire un supplice violent et le sentiment d'orgueil qui porte à s'en délivrer ! Mais en supportant ce terrible sort par la fermeté que la religion me prête, j'inspire aux vaisseaux battus, comme moi, par l'orage, plus de confiance dans l'ancre de la foi qui m'a soutenue." »

Povestea vieţii Doamnei Jane

Doamna Jane Grey era nepoata de unchi a regelui Henric al VIII-lea din partea bunicii ei, Maria, sora regelui şi văduva lui Ludovic al XII-lea[2]. Jane Grey se căsătorise cu lordul Guilford, fiul ducelui de Northhumberland. Acesta din urmă a obţinut de la Eduard, fiul lui Henric al VIII-

[1] Au matin du 12 février 1554, les autorités mènent Lord Guilford Dudley à l'échafaud afin qu'il soit décapité en public. On renvoie ensuite son corps dans l'enceinte de la tour de Londres, pour qu'il soit visible depuis l'endroit où Jeanne est retenue captive. Sur ordre de la reine, on entraîne ensuite la jeune veuve jusqu'à Tower Green, une petite étendue de gazon dans l'enceinte de la tour, afin qu'elle y soit exécutée à son tour, à l'abri des regards du plus grand nombre (une telle procédure ne s'appliquant en principe qu'aux personnalités de sang royal). Jeanne et son mari reposent dans la chapelle Saint Pierre dans l'enceinte de la tour de Londres.

[2] Fils de Charles d'Orleans şi de Marie de Cleves, sa troisième épouse. Louis XII est né en 1462, mais à l'âge de trois ans il perd son père.

BDD-A6495 © 2012 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:01:35 UTC)

lea, succesiunea la tron a lui Jane ca moştenitoare directă prin testamentul din 1553, în defavoarea Mariei şi a Elisabetei. Mama celei dintâi era Caterina de Aragon, iar intoleranţa convingerilor sale catolice o făcea să se teamă de protestanţii englezi. În ceea ce-o priveşte pe Elisabeta, legitimitatea fiicei Anei de Boleyn putea fi contestată. Ducele de Northumberland a pus în evidenţă toate aceste raţiuni de Stat în faţa regelui Eduard al VI-lea. Deoarece Doamna Jane Grey nu considera că dreptul ei la tron era legitim, a refuzat iniţial să dea curs testamentului făcut de Eduard. Totuşi, la insistenţele soţului ei pe care îl iubea cu duioşie şi asupra căruia ducele de Northumberland avea o mare influenţă, aceştia împreună au reuşit să-i smulgă încuviinţarea nefastă ce i se cerea. Jane Grey a domnit nouă zile sau mai degrabă socrul ei, ducele, s-a folosit de numele ei pentru a domni în această vreme.

Maria, fiica cea mare a regelui Henric al VIII-lea, a detronat-o pe Jane Grey, deşi partizanii reformei s-au opus domniei Mariei. Caracterul neîndurător şi răzbunător al Mariei a ieşit la iveală prin uciderea ducelui de Northumberland, a fiului acestuia, Guilford, şi a nevinovatei Jane Grey. Aceasta nu avea decât optsprezece ani când a murit, însă numele-i era deja faimos datorită cunoaşterii profunde a limbilor clasice şi moderne – sunt păstrate scrisori de-ale ei în latină şi în greacă ce arată aptitudini intelectuale rar întâlnite la cineva de vârsta ei.

Era o persoană de o cucernicie desavârşită şi care îşi trăise toată viaţa cu blândeţe şi în demnitate. Mama şi tatăl său au insistat mult, amândoi deopotrivă, să accepte Coroana Angliei, cu toate că Jane s-a împotrivit mult. În ziua încoronării mama însăşi i-a ţinut hermina regală. Tatăl ei a încercat să retrezească pentru fiica lui conştiinţa partizanilor ei, în vremea când ea era în lanţuri şi deja condamnată la moarte de mai multe luni. Acesta a fost pretextul de care s-au folosit detractorii lui Jane Grey pentru a grăbi executarea sentinţei. Ducele de Suffolk a pierit la scurt timp după fiica lui.

Scrisoarea pe care o s-o citim se poate să fi fost scrisă în februarie 1554. Ce e sigur însă e că în acea vreme, premergătoare morţii, Doamna Jane Grey a purtat din închisoare o vie corespondenţă cu prietenii şi părinţii; până în ultima clipă a vieţii nu şi-a dezminţit spiritul filosofic şi convingerea religioasă.

Lady Jane Grey către doctorul Aylmers

Dumitale îţi datorez, vrednicul meu prieten, învăţăturile religioase, această viaţă întru credinţă ce va dăinui în veşnicie. Ultimele mele gânduri îţi sunt adresate dumitale în această încercare cumplită la care soarta m-a condamnat. Trei luni s-au scurs de când regina a semnat sentinţa de condamnare la moarte pentru mine şi pentru soţul meu, ca pedeapsă de a fi domnit nouă zile, de a fi purtat pe cap această coroană de spini ce m-a dat morţii. Îţi mărturisesc deschis: m-am gândit că Maria intenţiona să mă sperie prin această sentinţă, dar n-am crezut că voia să-mi verse sângele care e de aceeaşi sorginte nobilă cu al ei. Socoteam că tinereţea mea era de ajuns să mă dezvinovăţească, nemaipunând la socoteală că m-am împotrivit mult timp încoronării nefaste la care am fost constrânsă. Doar profundul respect ce-l purtam socrului meu, ducele de Northumberland, a putut să mă împingă la greşeala pe care am săvârşit-o. Dar nu-ţi scriu aceste rânduri ca să-mi învinuiesc vrăjmaşii, ei sunt doar instrumentul voinţei Domnului, ca orice în această lume; eu trebuie să chibzuiesc doar la trăirile mele. Închisă în acest turn, trăiesc doar din ce simt, iar crezul meu moral şi religios e nutrit din luptele care se dau înlăuntrul meu. Ieri prietenul nostru Asham, pe care îl ştii şi tu, a venit să mă viziteze şi, la început, prezenţa lui mi-a făcut vădită plăcere; el mi-a trezit în suflet amintirea orelor atât de plăcute şi rodnice pe care le-am petrecut împreună studiind anticii. Nu voiam să-i vorbesc decât despre aceşti învăţaţi iluştri, trecuţi în nefiinţă, ale căror scrieri au deschis drum nesfârşitelor mele cugetări. Dumneata îl ştii pe Asham, e serios şi calm. Se bizuieşte pe înţelepciunea bătrâneţii pentru a îndura suferinţele vieţii. Într-adevăr bătrâneţea unui înţelept nu-i firavă şi nici necoaptă, întrucât încercările şi credinţa o întăresc; când timpul care-i rămâne e scurt, îi e de ajuns o ultimă sforţare pentru a ajunge la capăt. Aceste clipe ale sfârşitului îmi sunt mai aproape mie decât unui bătrân, iar suferinţele pe care o să le-ndur în aceste ultime zile vor fi chinuitoare. Asham mi-a dat de

BDD-A6495 © 2012 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:01:35 UTC)

veste că regina a îngăduit să iau o gură de aer curat şi să mă plimb în grădina închisorii; nu-ţi pot descrie bucuria care m-a cuprins şi care a fost aşa de mare, că bietul nostru prieten n-a cutezat la început să mi-o tulbure. Am coborât împreună şi m-a lăsat pentru câteva momente să mă bucur de acest colţ de natură de care n-avusesem parte de câteva luni. Era una din acele zile de sfârşit de iarnă, care vestesc primăvara. Nu ştiu dacă vremea frumoasă sau presimţirea întoarcerii primăverii mi-a stârnit imaginaţia: copacii îşi întindeau spre soare ramurile încă neînfrunzite, dăduse colţul ierbii, câteva flori timpurii păreau că vestesc prin mireasma lor armonia naturii renăscute în toată spledoarea ei. Vântul adia aşa blând, că-mi părea că aud glasul lui Dumnezeu în suflarea aceea nevăzută şi puternică ce-mi reda viaţa cu fiecare clipă. Viaţa! Doamne, ce cuvânt! Până azi vedeam viaţa ca pe un drept al meu, iar acum îi trăiesc ultimele bucurii ca şi când m-aş despărţi de un prieten drag.

Împreună cu Asham m-am plimbat pe malul Tamisei şi am poposit în pădurea încă dezgolită care urma să dea frunză cât de curând. Sub oglindirea razelor de soare, talazurile apei păreau poleite. Însă cu toată această strălucire ca de sărbătoare, în unduirile apei resimţeam ceva trist şi melancolic. Le-am contemplat îndelung şi cu greu m-am împotrivit să nu cad pradă visărilor al căror farmec nespus mă desprindea de lumea reală.

Asham mi-a citit gândurile; mi-a luat mâna într-a sa pe neaşteptate, mi-a scăldat-o în lacrimi, rostind: „O, draga mea prietenă care pe vecie vei rămâne regina mea! De ce trebuie să fiu eu sortit să-ţi dau de veste nenorocirea ce te pândeşte? Tatăl dumitale i-a strâns pe toţi susţinătorii cauzei politice pentru a se împotrivi Mariei. Această regină hulită pe bună dreptate de toţi este înverşunată împotriva dragostei şi a preţuirii pe care le stârnesc numele dumitale nobil. ” Hohotele de plâns l-au împiedicat să mai vorbească. „ O, vrednicul meu prieten, continuă, i-am spus. Aminteşte-ţi de acei înţelepţi visători care au privit cu ochi neşovăielnici moartea chiar şi a celor dragi lor. Ei ştiau de unde venim şi încotro ne îndreptăm şi asta le era de-ajuns. ” „Totuşi, zise el, sentinţa dumitale va fi împlinită: vei fi executată. Eu ţi-am adus ajutorul care a dezrobit mulţi oameni de vază de la proscrierea dictată de tirani.”

Acest lord înţelept, drag mie din tinereţe, mi-a întins cu mâna tremurândă otrava cu care ar fi vrut să mă salveze, chiar cu preţul vieţii sale, în ciuda primejdiei ce-l păştea. Mi-am amintit atunci de câte ori am admirat împreună pe înţelepţii antici care au ales să-şi pună capăt zilelor şi m-am cufundat adânc în gânduri, ca şi când toate învăţăturile creştine s-ar fi stins dintr-odată înlăuntrul meu, iar şovăiala a pus stăpânire pe mine ca pe un om slab din fire căruia îi vine greu să se împotrivească chiar şi celei mai simple ispite. Asham îngenunche în faţa mea. Avea tâmplele ninse şi plecate; acoperindu-şi ochii cu o mână, cu cealaltă mi-a întins licoarea morţii, pe care el însuşi mi-o preparase. Am îndepărtat cu blândeţe această mână şi, recăpătându-mi liniştea sufletească prin rugăciune, am găsit puterea să-i răspund astfel: „Asham, ştii cu câtă plăcere am citit împreună cu dumneata din filosofii şi poeţii Greciei şi-ai Romei; frumuseţile neobişnuite ale viersului lor, vigoarea neprefăcută a sufletelor lor vor rămâne pe veci fără pereche. Societatea, aşa cum e ea rânduită în zilele noastre, e înţesată de frivolităţi şi vanităţi ieftine. În ziua de azi nu-i ruşine să trăieşti fără să cugeţi, fără să cauţi să descoperi minunăţiile acestei lumi, care au fost create să-l înveţe pe om adevăruri evidente şi trainice. Cei din vechime aveau o societate mult mai măreaţă ca a noastră, pentru că şi-au clădit-o singuri, dar ceea ce cuvântul revelat a pus în sufletul creştinului e mai presus de om. De la idealul în artă până la regulile de bună purtare, totul trebuie să se raporteze la credinţă, iar scopul vieţii este să ne călăuzim paşii spre viaţa veşnică. Dacă m-aş lăsa pradă nefericirii evidente care mi-a fost sortită, n-aş întări deloc, prin exemplul meu, speranţa celor pe care soarta mea ar trebui sa-i înduioşeze. Cei din vechime îşi înnobilau sufletele prin admirarea propriilor forţe, în vreme ce creştinii au un Martor şi în faţa Lui trebuie să trăim sau să murim; anticii voiau să preamărească omul, pe când creştinii se văd mărturia lui Dumnezeu pe pământ; cei din vechime socoteau prima între virtuţi moartea eliberatoare de sclavie, creştinii pun mai mare preţ pe devotamentul faţă de Providenţă. Fapta şi răbdarea îşi au, fiecare, vremea ei. Ne folosim de vrerea noastră atâta vreme cât îi slujim pe alţii şi ne desăvârşim pe noi înşine. Când soarta însă ne provoacă prin felurite încercări, a da dovadă de curaj înseamnă să accepţi această provocare, căci a înfrunta destinul e mai demn de

BDD-A6495 © 2012 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:01:35 UTC)

om decât a-l ocoli. Sufletul priveşte înlăuntru la forţele-i nebănuite; orice gest firesc în afară ar fi mai uman decât resemnarea."

„Nu voi căuta cu niciun chip, răspunse Asham, să pun la îndoială fermitatea de neclintit a părerilor dumitale. Îmi fac griji doar de suferinţa la care soarta te condamnă: o vei putea îndura? şi-această aşteptare a execuţiei, a zilei morţii, nu-i mai presus de puterile dumitale? Dacă ţi-ai pune capăt zilelor, n-ar fi oare mai puţin dureros pentru dumneata?" I-am răspuns: „ Trebuie să lăsăm ca suflarea dată de Dumnezeu să părăsească singură trupul în care a locuit cândva. Mântuirea începe dinainte de mormânt, când prin propria voinţă ne desprindem de mrejele lumii acesteia. În acele clipe de dinaintea sfârşitului trăirile interioare ale sufletului sunt atât de plăcute, că întrec orice închipuire. Izvorul viilor trăiri din noi e liber de orice încătuşare a acestei lumi, iar Domnul desăvârşeşte în noi destinul vieţii veşnice." „Dar, reluă Asham, de ce să dai prilej duşmanilor dumitale, reginei aceleia crude şi supuşilor ei josnici, să se bucure de spectacolul nedemn...",dar nu putu să-şi termine spusa. I-am răspuns: „Dacă m-aş sustrage, fie chiar şi prin sinucidere, acestei execuţii dictate de furia reginei, i-aş stârni orgoliul şi n-aş mai fi un prilej de căinţă pentru regină. Cine ştie în care vreme şi căruia dintre semenii mei aş putea fi un exemplu de urmat? Cum să judec eu însămi locul pe care faptele mele trebuie să-l ocupe în istoria ţării? Luându-mi viaţa, ce exemplu aş da eu oamenilor? Doar pe acela că mi-a fost groază de o moarte violentă şi că, din orgoliu, am evitat supliciul. Dar îndurând această soartă prin puterea ce mi-o dă credinţa, aş fi chezăşie corăbiilor înfrânte de furtună, ca mine, dându-le şi mai multă încredere în învăţătura creştină ce m-a călăuzit."

Références bibliographiques :

Texte de référence

MADAME DE STAËL, 1856 : *Réflexions sur le suicide* du III[e] tome de l'édition de Madame de (Anne-Louise-Germaine), 1766-1817 ; Staël-Holstein, Auguste Louis, baron de, 1790-1827, éd. Necker de Saussure, Albertine-Adrienne, 1766-1841, Paris : Treuttel et Würtz, site consultat în 2 octombrie 2010.

Critique

ANDLAU, Béatrix de, 1985 : *Madame de Staël*, Coppet.

BALAYE, Simone, 1994 : *Madame de Staël. Écrire, lutter, vivre*, Genève, Droz.

***1998: *Dictionnaire de la Renaissance*, préface de Dominique Fernandez, Paris, Albin Michel, coll. Encyclopaedia Universalis.

BDD-A6495 © 2012 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:01:35 UTC)